

**Comme dans un film
de Robert Bresson**

Pour Nesly Georges

Tous les films sont des rêves...

David LYNCH

PERSONNAGES

Un ou quatre ou cinq ou plus encore.

LES DÉCORS : *comme dans les films de Robert Bresson.*

LES COSTUMES : *comme dans les films de Robert Bresson.*

LE JEU ÉPURÉ : *comme dans les films de Robert Bresson.*

Sur les quatre murs, au plafond et à même le sol, partout, interrompant le jeu, les films de Robert Bresson.

Comme dans un film de Robert Bresson, je me suis vu mort, accidenté. La route est humide, imbibée de pluie. Alors que moi je monologue dans ma tête. Je traverse sans faire attention. La voiture crie d'un bruit sec. Le coup est violent qui a fait plier mon flanc. Ma jambe côté gauche est prise contre le pare-chocs. Je suis propulsé. Je succombe plus d'une fois. Plus d'une fois je me vois mort, étalé. Suis-je vraiment mort si je me vois tant de fois ? Parmi ces fois-là je me suis vu mourir avant même l'impact, la collision. Parfois je me vois après, étalé, mort. Je n'aime pas ce que je vois de moi. Ce que je ne vois pas de moi. Dans un film de Robert Bresson, ce n'est pas tout qu'on voit. Ce n'est pas tout qu'on a besoin de voir. Pourtant dans un film de Robert Bresson, tout est dit. La mort, la vie, l'espérance. Même l'espérance. Il n'y a rien de secret dans un film de Robert Bresson. Il n'y a pas de secret dans un film de Robert Bresson. La dernière prière de la jeune condamnée prête à mourir. Le dernier tour de passe-passe du condamné qui, sous nos yeux, s'en sortira. Un pickpocket qui vol après vol prend du métier. On sait que celui-là s'en sortira. Mais que celui-ci aussi s'en sortira d'une autre façon. Rien n'est caché. Le déroulé sous nos yeux est précis. Si précis le

monologue dans la tête. Le film est si vrai. Mais un film vrai... Un film est tout sauf vrai. Suis-je mort si je me parle encore ? Suis-je mort alors même que je possède mes mots, comme dans un film de Robert Bresson tout homme toute femme possède ses mots jusqu'au dernier qu'il tient à préciser ? Ce qui est vrai pour de bon, ce sont les mots de cette condamnée qu'elle tient à égrener comme elle égrene son chapelet. Dans sa tête. Laissez-moi à mon tour préciser ma pensée.

– Vous n'êtes pas mort.

– Vous êtes écrasé. Mais vous n'êtes pas mort.

– Pas encore. Pour l'instant, toujours pas. Vous êtes juste un peu écrasé.

– Mais pas tout à fait mort.

J'ai mal.

– Il a mal.

– Il a mal, dit-il.

– Ah oui ?

J'ai mal partout. Sortez-moi de là. Sortez-moi de là, je vous prie.

– Qui appelle-t-il ?

– Qui appelez-vous ?

Vous.

– Nous ?

– Nous ?

– Nous ? Comment cela, nous ?

Sortez-moi de là. De l'eau ? De l'eau, je vous prie ?
De l'eau, s'il vous plaît ?

– Il semble demander quelque chose ?

– Qu'est-ce qu'il demande ?

– Non. Il ne demande rien. Je n'entends rien.

De l'eau, je vous prie ? Juste de l'eau ?

– Non. Pas d'eau. Il ne parle pas d'eau ? Pas de l'eau,
tout de même ? Non ?

– Jusqu'ici vous avez résisté. Vous avez tenu jusqu'à
chez vous. C'est fort tout de même. Jusqu'à ce qu'on
vous amène chez vous. Dans votre demeure. Vous
pouvez tenir. Tenez bon. Vous allez vous en sortir.
Vous vous en sortirez.

– Il s'en sortira.

– C'est sûr, il s'en sortira.

J'ai mal. Mon corps. Mon corps, je vous prie. Rien
je ne peux. Je ne peux plus bouger. Je me sens tout
dépossédé de mon corps. Je ne le sens plus. Vous
m'entendez ? Je ne sens plus mon corps. Vous qui me

regardez, je ne me sens plus. Je crie. Je suis sûr que vous n'entendez pas que je crie. Qu'est-ce que j'ai ? Que m'est-il arrivé ? Un accident ? C'est cela ? Est-ce un accident ? Dites-moi. Ce n'est pas un accident ? Dites-moi s'il s'agissait d'un accident ?

– Oh non !

– Oh non ! Oh non ! Ce n'est pas un accident.

Non, ce n'est pas un accident ? Ce n'est pas un accident, alors ? Dieu, ce n'est pas un accident.

– Mais c'est tout comme.

Alors, c'est ça. C'est bien ça.

– Ce n'est pas un accident. Je dis, ce n'est pas un accident.

– Ce n'est qu'une rêverie. Un songe. Juste un instant de passage.

Ce n'est pas un songe. C'est pour de vrai. Pour de vrai. Je suis touché.

– Ce n'est pas que vous soyez touché. Ce n'est pas tout à fait cela.

– Pas tout à fait.

– Mais c'est tout de même un malencontreux petit événement.

– Voyons ! Une petite contrariété.

Mon corps. Mon corps. Je ne peux pas me lever. Mon corps.

– Vous vous attendiez à quoi ? C'est Robert Bresson ou ce n'est pas Robert Bresson ?

– Il faut choisir. C'est un film ou ce n'est pas un film ?

– Ah ah !

Ce n'est pas Robert Bresson. Ce ne peut être Robert Bresson. Je suis à Sainte-Rose.

– Ah ah !

– Ah ah !

– Ah ah ! Comment cela, mourir comme dans un film de Robert Bresson alors que vous êtes à Sainte-Rose ?

C'est dans ma ville. Je suis dans ma ville. Dans ma ville que je m'étale mourant. Vous que je vois, je vous connais, vous êtes de Sainte-Rose vous aussi.

– Ah ah ! Alors votre Robert Bresson, que vient-il faire à Sainte-Rose ?

– Il y a comme un petit imbroglio.

– Une affaire pas nette.

– Oui. Ce n'est pas tout à fait correct, votre affaire.

– Et c'est de votre faute à vous que ce ne soit pas correct.

– Non non, c’est vrai. Nous non plus nous n’avons pas tout à fait été corrects avec vous.

– On a fait les idiots.

– On vous voyait délirer, alors on vous a laissé. On vous a laissé nous dire vos balivernes. Que voulez-vous ? Nous nous sommes laissé dire qu’un mourant avait tous les droits. Vous faites l’étranger, on vous a laissé le faire.

C’est quoi ça ? Faire l’étranger ? C’est quoi ça ?

– Ce que vous faites à dire votre Robert Bresson, qu’on ignore.

– Qu’est-ce que vous voulez que ça nous foute, votre Robert Bresson ?

– On s’en moque de votre Robert Bresson, ici à Sainte-Rose.

– Ici, à Sainte-Rose, de Robert Bresson on s’en moque.

– C’est cela, on s’en moque. On s’en contrebalance de votre Robert Bresson.

– Mourir comme dans un film de Robert Bresson, vous pouvez dire ce que vous voulez, c’est mourir comme un étranger, mon cher, à Sainte-Rose.

– Ah oui. Vous ne pouvez pas mourir plus étranger que cela. Plus étranger que cela, tu meurs.

Allez-y. Vous pouvez dire ce que vous voulez.

– Ah !

– Ah ah !

– Ah ah ah !

Vous riez ?

– Oh oui, qu'on rie.

Mais ce n'est pas commode. Ce n'est pas très élégant de rire devant la mort.

– Ce n'était pas élégant non plus de claironner ce nom dans votre position. Un Robert Bresson dans nos oreilles, que nous ne connaissons même pas. Alors que nous tous nous vous avons recueilli. Ce n'est pas commode de prendre cet air. Alors que nous sommes tous là, à votre chevet, attendant votre réveil.

– Ou votre mort.

– C'est selon.

– Devant tout ce monde, vous vous êtes vu ? Vous deviez vous voir ?

– Vous deviez.

– C'était déplacé.

– Inconvenant.

– Robert Bresson. Un nom qui ne sonne même pas d’ici. Ils vous en ont voulu. Il y en a qui ont tchipé de la bouche.

– Juste un petit groupe seulement, les persuadés, nous, on a hésité à partir. Tous les autres n’ont pas lésiné, eux. Ils ont eu le courage de le faire. Partir eux-mêmes, sans se retourner.

– Votre ex-femme, même votre ex-femme était parmi nous.

Mon ex-femme ?

– Votre ex-femme. Celle qui vous en a tant voulu. Tous ceux qui vous détestent. Même ceux qui vous détestent sont venus. Même votre ex-femme, la mère de votre unique enfant.

– La mère de votre unique enfant. Elle est venue, par sa présence, se recueillir par-devant vous, votre corps mourant.

– Ah ?

– Ah ah ?

– Ah ah ah ?

– Vous êtes sûr de mériter ces déplacements ?

– Vous savez ? Je me pose la question. À votre avis, vous êtes sûr de mériter tout cela ?

– Il le mérite, ou il ne le mérite pas ?

– On est d'accord ?

– On est bien d'accord ?

– Sûr qu'il ne le mérite pas.

– Peut-être le mérite-t-il un peu tout de même ?

Désolé. Ma tête. Ma tête est fracassée. Je n'ai plus ma tête.

– Vous voulez qu'on vous masse ?

– Il veut qu'on le masse.

– Hé ? Massez-lui, massez-lui la tête.

– Qui veut le toucher ?

– Personne. Moi, je ne veux pas.

– Moi non plus.

– Moi non, non.

– Ne me demandez pas non, non.

Qu'est-ce que j'ai ? Pourquoi vous refusez de me toucher ?

– Rien.

– Rien.

– Euh, rien.